En peu de temps, les vivres eurent disparu.

—Maintenant, reprit le chef, conduis les chameaux à la *Zegouia* (abreuvoir), donne-leur double provision d'orge ; puis tu dormiras. Lorsque Takar reparut, Bel-Kassem, le pan de son burnous sur la tête, ronflait déjà.

Le nègre s'étendit auprès de son maître.

Bel-Kassem, en s'endormant, s'était dit : Je m'éveillerai avant le lever du soleil.

Telle est la puissance de volonté de ces enfants du désert, que l'Arabe ouvrit les yeux au moment précis où l'astre émergeait à l'horizon.

Bel-Kassem se tourna vers l'orient et procéda aux ablutions obligatoires avec une ferveur peu commune.

Il poussa du pied Takar qui dormait toujours.

—Debout, lui dit-il, nous repartons de suite.

Huit jours après, la petite caravane arrivait en vue de Tripoli et s'installait sous l'oasis, à proximité du sentier qui mène à la ville.

Bel-Kassem, assis à l'ombre d'un palmier, songeait, lorsqu'un bruit attira son attention.

Deux cavaliers, marchant à l'amble, apparurent au détour du chemin.

Bel-Kassem les dévisagea de son œil perçant. Tout à coup, il tressaillit ; il avait reconnu Lagdar et Yusuf, les âmes damnées du Djemil de R'hat.

Il se rejeta en arrière et s'étendit tout au long, faisant semblant de dormir ; mais, entre ses paupières, un coin de son œil noir luisait.

Dès que les cavaliers l'eurent dépassé, il se leva fit un signe à Takar, et s'enfonça sous les arbres.

La fatigue n'avait aucune prise sur ce corps de fer.

Derrière les chevaux, l'Arabe entra dans la ville.

Il vit les cavaliers s'arrêter au caravansérai.

Il remarqua même que Lagdar cachait soigneusement un objet sous son burnous.

Alors, certain de retrouver les envoyés de Djemil, quand il voudrait, il remontait vers les quartiers fréquentés.

Parmi les Arabes étendus à l'ombre ou qui circulaient nonchalamment d'un étalage à l'autre, il paraissait chercher quelqu'un.

Tout à coup, son visage rayonna.

Dans le marchand au triple turban, au menton agrémenté d'une longue barbe grise, qui détaillait gravement de l'étoffe à deux jeunes miss, il venait de reconnaître Si-Barkoud.

Bel-Kassem s'accroupit en face de la boutique et attendit la sortie des clientes.

Alors il entra, et de sa voix la plus calme :

—Salam, Imaïl.

—Salam, Bel-Kassem, répondit le pseudo-marchand sans s'émouvoir.

On eût dit deux amis qui s'étaient vus de la veille.

Si-Barkoud, cependant, debout, sur le seuil, examinait les abords de son magasin avec une certaine anxiété.

Rien d'anormal, en vue, que des acheteurs débattant le prix des denrées, et un officier turc qui bavardait, à l'extrémité de la rue, avec une marchand juive.

Si-Barkoud rentra, et prenant la main de Bel-Kassem :

—Viens, lui dit-il dans un souffle, nous t'attendions.

Il le conduisit à une porte dissimulée derrière les piles d'étoffe.

—Entre, reprit-il sur le même ton, et marche sans crainte. Compte vingt-deux pas... et frappe à ta gauche. Là-bas, tu retrouveras des amis.

—Et toi ?

—Moi, je retourne à la vente pour ne pas donner l'éveil ; je vous rejoindrai bientôt.

Bel-Kassem suivit ponctuellement les conseils de son ami. Ayant compté vingt-deux pas, il frappa la muraille à l'endroit indiqué.

À l'instant même, une tenture se souleva, et une vaste salle apparut, éclairée par plusieurs lampes.

Bel-Kassem s'avança.

Au centre de la pièce, une douzaine d'Arabes étaient accroupis autour d'un vieillard, coiffé d'un turban vert, à filigranes d'or, assis sur une estrade.

Nul ne se dérangea, pas une tête ne se retourna.

Tous, immobiles et muets, avaient l'air de contempler indéfiniment le vieillard au riche turban.

Mais Bel-Kassem savait où il était. Tous ces hommes, qui semblaient endormis, ravis en extase, il n'avait qu'un mot à leur dire pour en faire des héros prêts à risquer leur vie sur un signe.

Ce vieillard était le grand maître des Khouans, les éternels révoltés, les fauteurs de tous les désordres, les ennemis impitoyables de l'étranger et surtout des roumis ; les autres, des chefs de la Rose accourus, à l'appel du kébiri, de tous les points de l'horizon.

Bel-Kassem, sans mot, s'assit sur ses talons.

Alors, ces paroles tombèrent des lèvres du vieillard :

—Parle, nous t'écoutons.

Bel-Kassem, se leva :

—Tu m'avais ordonné d'aller à R'hat, commença-t-il, j'en reviens ; de voir celui qui se fait appeler Moulai, je l'ai vu. Comment j'ai pu le rencontrer, ce que je lui ai dit... qu'importe ! Il te se fit de savoir que je lui ai parlé et que je n'avais qu'à tendre la main pour le saisir à la gorge et l'étrangler. J'y ai songé, par Mohammed, car cet homme n'a pas de cœur ; mais, au dernier moment, je me suis rappelé tes ordres : je l'ai ménagé.

—C'est partie remise... et ensuite ?

—J'ai reconnu que le djemil de R'hat est un imposteur.

—Sans doute, c'est notre avis ; mais qui le démaquera ?

Une voix répondit :

—Moi !

Tous se retournèrent : Si-Barkoud, ayant fermé sa boutique pénétra dans la salle.

—Moi, reprit-il en s'avancant jusqu'à l'estrade, et je m'explique, ô mes frères. J'avais vu dix-huit fois mûrir les dattes, quand Raman Moulai celui qui nous cherchons et que nous pleurons, est né. J'étais là. Je m'en souviens comme d'hier. Un aigle, venu de l'Arabata, tournoyait, ce jour-là, au-dessus de Ghadamès, ce qui était déjà d'un heureux augure ; mais ce qui le fut davantage c'est que l'image du roi des airs se trouva gravée sur l'épaule gauche de l'enfant. Je demande qu'on me mette en présence du œil de R'hat et je le vaincrai d'imposture.

Si-Barkoud s'arrêta, puis :

—Le œil de R'hat n'est pas le fils de Moulai. Jamais un Moulai n'aurait tendu la main aux Français, nos éternels ennemis, jamais il n'aurait rien accepté d'eux. Le véritable Moulai est mort ou prisonnier... J'ai dit.

—Tel est mon avis, fit Bel-Kassem.

—Et le nôtre, s'écrièrent les autres.

Le grand chef, le menton dans sa main, réfléchissait.

Puis il dit, comme à soi ou s'entretenant avec quelque autre que lui seul voyait :

—Il ne faut pas que le faux Moulai moure, ou du moins, qu'il meure sans avoir parlé... Moi aussi, Si-Barkoud, j'ai connu Raman Moulai, mieux que toi, puisque nos mères étaient sœurs. Raman, qui aimait les Khouans autant qu'il détestait l'étranger, grossissait, par des moyens à lui, le trésor pour les luttes futures... La dernière fois que je le vis, il revenait de Tombouctou où il avait acheté un coffret d'ébène. Huit jours nous demeurâmes ensemble à prier, dans le Djebel-Ghazal. Lorsque nous nous sommes séparés, il m'a dit : " Tu ne me reverras que le jour où ce coffret sera rempli de diamants jusqu'au bord... alors, nous achèterons des armes, et, s'il plaît à Allah, nous vaincrons."

—Un coffret ! s'écria Bel-Kassem.

—Parle, dit Si-Barkoud.

—Non, je n'ai rien à dire, ou du moins pas encore. Permettez-moi, tous, de me retirer. Demain, à pareille heure, je serai ici.

—Va donc, ordonna le chef, et fais diligence. Au nom du prophète, je te bénis.

Bel-Kassem reçut cette bénédiction avec une humilité profonde.

Il se releva, souleva la tapisserie et disparut suivi par Si-Barkoud.

—As-tu besoin d'aide ? demanda ce dernier.

—Non, il faut que je sois seul ; du reste, j'ai Takar, mon nègre, Adiou, Imaïl, si je n'reviens pas, c'est que je serai mort.

Il sortit et reprit le chemin de l'oasis.

Longtemps, il conféra avec Takar.

Les meharas furent confiés à un khammès.

Une heure après, à la nuit tombante, les deux hommes arrivaient au caravansérai où logeaient Lagdar et Yusuf.

Yusuf, seul, pensa aux chevaux.

En apercevant un compatriote, le visage du géant s'éclaira d'une joie d'enfant.

Comment te nommes-tu ? demanda-t-il.

—Takar.

—Moi, Yusuf ; je suis né en Sénégambie.

—Comme moi, répondit l'autre.

Bel-Kassem se retourna pour cacher un sourire de triomphe.

Pour cette nuit, il n'avait rien à craindre de Yusuf, que Takar, selon les ordres reçus, saurait bien accapar.

Les deux nègres, en effet, sans s'occuper de Bel-Kassem, s'étaient assis à l'écart et, la main dans la main, serrés l'un contre l'autre, ils parlaient de la patrie commune.

Bel-Kassem s'étendit le long de la muraille.

Dans l'ombre montante, ses yeux luisaient.

Mais voici qu'il tressaille, l'ami de Si-Barkoud, le Khouan Frouche qui a fait le sacrifice de sa vie pour délivrer la terre d'Afrique de roumis et gagner ainsi une meilleure place au paradis de Mahomet.

C'est Lagdar qui rentre au caravansérai.

Il est joyeux, Lagdar ; sa démarche est celle d'un homme qui vient d'apprendre une bonne nouvelle.

Des yeux, il cherche Yusuf et l'aperçoit en grande conférence avec un nègre, un ami, sans doute, rencontré inopinément.